

# Context(e)s

Margery Fee

I have been reading a special issue on Canadian Studies of *Canada Watch*, the online newsletter for the Robarts Centre for Canadian Studies at York University (Fall, 2007, <http://www.yorku.ca/robarts/projects/canada-watch/>). One of my other hats is that of Director of Canadian Studies at UBC. I'm relieved to discover that Canadian Studies programs in other places are having trouble recruiting majors, while their International Relations majors numbers are booming. Relieved only that it's not just us—but worried about what this disparity means. Should our students be learning about other places without learning about where they are? This difference in numbers suggests that Canadian students may be leaving home to change the world without understanding their own biases, a recipe for cultural misunderstanding, if not cultural imperialism.

The connection between shifts in Canadian Studies and *Canadian Literature* is, I think, our shared context. When the journal was founded, to put the two words in its title together was a radical act, a manifesto even. Perhaps because of this, *Canadian Literature* has always conceptualized Canadian literature in the broadest terms. However, with the proliferation of terms such as *internationalization*, *globalization* and *interdisciplinarity*, both “Canada” and “literature” might now seem ... well, narrow—limited and limiting. In 1959, the institutionalization of Canadian literature had scarcely begun; that it now might be construed as old-fashioned would be funny if it weren't so blinkered. The worry here is that rather than examining the forces that have changed the context, we might lapse into colonial cringing on the one hand and social science envy on the other. Scholars who have been able to work in their nicely delimited fields without self-questioning—a luxury that Canadianists have enjoyed for several decades—understandably may become crabby and defensive when their work starts to fall out of fashion, rather than trying to figure out why fashion has moved elsewhere. One

reason might be that an examination of Canada that is critical rather than patriotic can be threatening to students and state projects alike, as can an examination of literature that insists on its importance as equal to any other humanities or social science discipline in the understanding of Canada's national and international interests. In *Canada Watch*, Peter Hodgins, at the Centre for Canadian Studies at Carleton University, helpfully speaks of Canada not as a place, but as a project: "Canada is a discursive and material construction that is always contested, contradictory, and complex, and must be studied using tools of analysis that are critical and radically contextual." In this issue, the authors are working on this project of contextualization.

Three of the papers in this issue derive from a project to re-read the canon of Quebec literature, to recontextualize the classics, and the fourth, on Kerouac, fits nicely with this project, as Réjean Beaudoin explains below. The two papers in English do not focus on particular important works, but rather on the implications of important categories or periods of literature: modernism and realism. Both look at traditions of reading in order to destabilize them. Reading anti-colonially—as Colin Hill does—shows how Canadian modernism was not simply belated. Reading ecocritically—as Cheryl Lousley does—reveals how realism in the works of Matt Cohen implies that the world can be known, that there are overarching ideas that can explain even the more disastrous and intransigent mistakes of modernity. David Adams Richard's works, however, reveal a world where those disasters have gone beyond the abilities of human beings, scientists—"we knowers"—to understand or control them. Those who have poisoned the earth, air and water are also those we must rely on to save us from the wreck. His work rejects enlightenment ideals of knowledge and reason in favour of an ethics that insists on the idea, once commonplace, now-radical, that human knowledge is always limited. Ultimately, there are limits even to contextualization.

### *Réjean Beaudoin*

**L**es oeuvres littéraires naissent dans des contextes qui, en plus de la genèse textuelle, incluent le milieu de la première lecture, laquelle, faut-il le rappeler, n'est pas toujours contemporaine de l'écriture. Quand il s'agit d'oeuvres devenues classiques, la distinction entre les circonstances de la création et l'histoire de la réception n'en devient que plus intéressante,

même si elle est parfois moins limpide à établir. Il arrive en effet que la tradition de lecture d'un texte finisse par se substituer si complètement à toute expérience de lecture concrète qu'elle tend à abstraire l'idée quintessenciée de la littérature. Et n'est-ce pas en cela justement que consiste la fonction des classiques?

Au sens le plus courant du mot, les oeuvres qu'on qualifie de classiques sont celles qui sont « découvertes en classe, depuis l'école secondaire jusqu'à l'université », comme le précisent Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge, auteurs de la récente *Histoire de la littérature québécoise* (Montréal : Boréal, 2007), la première à paraître depuis celle de Pierre de Grandpré en 1967. S'il y a lieu d'interroger constamment les livres élevés à ce statut symbolique, c'est bien sûr parce que le soupçon devient de plus en plus difficile à écarter devant l'opération qui a pour effet de transformer un produit littéraire original en valeur consacrée, confirmant du coup le rêve de pérennité inhérent à toute ambition artistique.

Les théories de la lecture n'épuisent pas entièrement la question, sans vouloir minimiser leur pertinence reconnue dans la mise à jour des horizons d'attente qui gouvernent la fortune littéraire des textes. Aussi convient-il de ne pas négliger l'incidence matérielle du paysage où l'auteur a vécu et ce qu'il a choisi d'en retenir pour l'inscrire sous forme de décor ou d'images moins immédiatement repérables dans son texte. La considération de l'environnement topographique dont s'est nourrie la pensée de l'écrivain pourrait déterminer le degré zéro de toute contextualisation, ce qui fournit l'occasion de retrouver une vérité souvent oubliée : le métier des hommes consiste d'abord à vivre dans un lieu donné qu'ils ne choisissent pas plus que leur date de naissance. Quand on sait jusqu'à quel point certains lieux absorbent dans leur espace propre des confluences d'ordre socio-linguistique dont l'empreinte peut aussi bien façonner le style d'un romancier que conserver la marque de ses origines sociales et familiales, on comprend aisément l'attention accordée aux facteurs biographiques liés au milieu natal. Tel est le cas de l'imagination romanesque de Jack Kerouac, comme l'explique l'analyse de Sébastien Ménard qui montre combien l'auteur de *On the Road* s'est attaché à transposer dans sa prose américaine le français parlé par des générations d'ouvriers canadiens-français émigrés en Nouvelle-Angleterre, comme les parents de l'écrivain franco-américain.

Deux grands récits du 19<sup>e</sup> siècle québécois sont étudiés à la lumière des théories de Bakhtine par Lisa M. Gasbarrone. *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé père et *Angéline de Montbrun* de Laure Conan

sont deux romans fondateurs, l'un d'une conception réconciliatrice de la nation canadienne issue de l'histoire des hostilités franco-britanniques, et l'autre faisant entendre pour la première fois la voix singulière d'un sujet féminin dans une société patriarcale. David Décarie revisite le cycle du Survenant de Germaine Guèvremont pour y restaurer l'emplacement significatif d'un thème presque ignoré par la critique : la figure occultée de la fille-mère. Le tabou transgressé par la romancière et plus ou moins gommé par les agents institutionnels a privé son oeuvre d'un élément important de sa cohérence que cette relecture vise à rétablir.

Le premier roman publié de Réjean Ducharme, *L'avalée des avalés*, est reçu en 1965 dans la confusion du tumulte engendré par l'absence de l'auteur. Ducharme refuse de jouer le jeu de la publicité, ce qui n'empêche pas le livre de soulever beaucoup d'enthousiasme. Acclamé presque unanimement, *L'avalée des avalés* est paradoxalement célébré pour son étrangeté. C'est cette hétérogénéité que retient surtout la relecture proposée par Martine-Emmanuelle Lapointe qui conclut à l'ambiguïté profonde de la réception au terme de laquelle le texte ducharmien aurait lui-même identifié ses lecteurs autant que ceux-ci l'auront d'abord tenu à distance dans l'adulation de son génie.

Il nous semble que les quelques auteurs spécifiquement abordés ici sont loin de représenter les seuls qui puissent répondre à la problématique d'une reconfiguration contextualisée. L'enquête gagnerait à embrasser tout le champ des médiations institutionnelles, du commentaire promotionnel à la censure en passant par la sanction de la recherche et l'interprétation critique. Signalons enfin que trois des contributions de la présente livraison, les articles de David Décarie, de Lisa M. Gasbarrone et de Martine-Emmanuelle Lapointe, proviennent originellement d'un colloque tenu autour du défi de relire les classiques de la littérature québécoise, axe de réflexion largement dû à l'initiative de Micheline Cambron, alors co-directrice du CRILCQ, le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises.

